

# *La chair et le verbe*<sup>1</sup>



Albrecht Dürer, *Job fustigé par sa femme*, 1503

**Stéphane Zagdanski**

<sup>1</sup> Texte écrit en 1986, paru dans la revue PARDES en décembre 1987.

« *O, that this too too solid flesh would melt,  
Thaw, and resolve itself into a dew!* »  
William Shakespeare, *Hamlet* I: 2

Il faut lire la Bible d'un bout à l'autre pour percevoir comme cette Écriture est peu linéaire, à quel point cet immense « récit » n'est pas rectiligne. Il faut suivre le Livre de part en part pour en percevoir la profondeur et en mesurer les volumes.

L'hébreu, bien sûr, dont chaque terme, par le jeu des racines, s'ouvre sur un troublant chatolement sémantique, le texte hébreu manifeste à l'évidence ce relief inouï d'une œuvre unique. Mais il ne s'agit même plus là de l'élasticité de cette langue sémitique, il ne s'agit plus de telle ou telle langue puisque c'est le procès de la Langue elle-même qu'instruit la Bible, dénonçant l'idée perverse d'une langue-une, pure et dure, le fantasme « babélien » autour duquel se cimente, dans lequel s'enferme et s'enferme le groupe, l'idéal d'une langue à protéger contre les souillures, les invasions et les dégénérescences, autant dire d'une langue morte, grâce à quoi toute communauté communie.

On a pris l'habitude de dénoncer les diverses traductions bibliques, chacune prétendant abolir les précédentes et combler ses faiblesses, manifestant ainsi l'impasse faite sur un texte dont, quelle qu'en soit la version, les failles, les trouées, les ondulations et les palpitations œuvrent de soi et invalident tous les ciments, disloquent les bétons les mieux armés (les modes d'emploi, les lectures et les interprétations tout trouvées).

Est-ce à dire que le *Tanakh*<sup>2</sup> n'est pas traduisible? Ce serait à mon sens

---

<sup>2</sup> Acronyme de *Torah* (Loi), *Neviim* (Prophètes), *Ketouvim* (Écrits), soit le *Pentateuque*, les *Prophètes* et les *Hagiographes*; autrement dit: la Bible.

manquer la singularité de cette déclaration de guerre à la langue-gangue ; ce serait prétendre définir une traduction ultime – la non-traduction originale – à côté de laquelle les autres ne tiendraient pas, quand au contraire c'est une traductibilité concrètement *infinie* qu'offre le Livre des livres.

La tradition juive en général, et l'entreprise herméneutique en particulier (j'entends par là la littérature qui va de la Michna à la Cabale et au Zohar en passant par le Midrach, Rachi, etc.) a réinvesti ce potentiel sans bornes selon ce que l'on peut appeler une éthique du lire<sup>3</sup>, où transparait le génie du judaïsme.

Les Rabbis vivent le Texte comme une texture, la lecture comme de la couture, un travail de coupures et de sutures, n'ayant cesse de re-lie les fibres du Livre (lettre, mot, verset, expression, opinion, erreur, répétition, interpolation, commentaire, interprétation du commentaire, traditions et hérésies diverses...) entre elles et à leur ailleurs, à l'invention intérieure de leur transmission, jouissant de tailler, de taillader, de découper à vif ce sublime matériau passé de génération en génération, ourdissant leur chef-d'œuvre de pensée, de finesse, de lucidité et d'humour comme d'autres, à la même époque, burinaient leurs premières cathédrales.

C'est une « méthode » directement inspirée du Livre lui-même, pratiqué quotidiennement dans l'amour de la lettre et de ses torsions, et qui se peut illustrer de multiples manières, la lecture « d'un bout à l'autre » en étant une qui fait sentir que de « bout », justement, il n'y en a pas.

Ainsi, par exemple, si un groupe ne se lie qu'au prix d'une totémisation de sa langue, le Dieu de la Bible, lui, ne s'allie à ses élus qu'à condition de « trancher » le pacte (c'est le mot hébreu consacré: *karat*), de multiplier ses lieux et de déjouer sa liance, de sorte qu'aussitôt conclue l'alliance soit négligée

<sup>3</sup> Expression conçue après avoir longuement médité les développements de Daniel Sibony sur «l'éthique du Dire».

(par le peuple souvent, mais parfois également par Dieu; Moïse doit alors la lui rappeler pour éviter aux Hébreux un châtement irréversible; en outre songez à Job...) pour n'en être que plus gaiement renouée, renouvelée, c'est-à-dire retranchée.

Certains se sont cru bien inspirés en se liant de haine, en fondant leur religion sur le reproche fait au peuple élu d'avoir trahi son alliance, oublié son Dieu et tué ses prophètes; c'est dénier ce que je viens d'énoncer, à savoir que conclure une alliance c'est toujours en même temps la dénoncer (la conclure, à l'autre sens du mot), que la nouer c'est toujours la trancher.

Les exemples sont légion qui traduisent les lésardes pratiquées dans la langue par la Bible, et par le Talmud après elle (et d'après elle, bien que tout autrement). Plutôt que d'évoquer les mille découpages des Écritures, de la création de la femme aux schismes entre Israël et Juda, des Pharisiens du Talmud (dont le nom viendrait du mot « diviser », « séparer ») à la circoncision, je propose d'examiner quelques fragments où, comme chez Job, c'est à même le corps de l'orant que le dire lance ses dards et que le verbe en ses partages se fait chair...

\*\*\*

Moïse n'est pas n'importe qui choisi au hasard: *il n'est pas égyptien.*

Égyptien, comme le prétendit Freud, le prophète eût été embaumé afin, homme-dieu subjugué par sa mort, momie liée à ses bandelettes, d'échapper à la décomposition. Or Moïse n'est pas le moins du monde fasciné par sa putrescibilité. Au contraire, dans l'épisode de la main posée sur le sein, retirée

lépreuse, reposée et retirée saine, il la vit concrètement, sa putrescibilité, il la touche du doigt, la constate et la *dépasse*.

Un passage du Talmud reprend à sa manière l'idée de la décomposition déjouée, surpassée:

Rabbi Éléazar a fait condamner un homme à mort par erreur. Il va pleurer sous la potence. Puis on lui apprend que l'homme était bien coupable, d'une faute de beaucoup plus grave que celle, mineure, qui avait incité le rabbi à le faire arrêter. Cette bonne nouvelle provoque chez Éléazar une curieuse réaction, il se met à parler à... ses entrailles! et à parier sur leur imputrescibilité.

Il veut jouer au pharaon, se prend-on à penser d'abord. Mais cette gageure, qu'Éléazar va remporter, ne s'étaye pas sur un embaumement, une momification sclérosée que la pourriture répugne et hallucine, elle repose sur une avancée en direction de la décomposition, une offre de son corps à la corruption à partir d'un découpage chirurgical (le pharaon se situe, avec ses bandelettes, plutôt du côté de la ligature).

«R. Éléazar se mit alors la main sur le ventre et dit: "Réjouissez-vous, mes entrailles, réjouissez-vous! Si les choses se passent ainsi lorsque les cas vous semblent douteux, elles se passeront encore mieux dans les cas où la culpabilité sera pour vous évidente! Je suis sûr que les vers n'ont pas de pouvoir sur vous."»

Il voulut en avoir le cœur net: il se fit servir une drogue somnifère; puis on le transporta dans une salle de marbre; on lui ouvrit le ventre et on en sortit des paniers et des paniers d'entrailles qu'on exposa au soleil pendant les mois de Tammouz et d'Ab /en été/. Son corps ne se décomposa pas, ses entrailles non plus.

– Pourtant, s'il y avait des vaisseaux sanguins, les entrailles

ont dû se décomposer.

– Il y avait bien des vaisseaux sanguins, mais aucune décomposition ne fut perceptible. R. Éléazar put dire de lui-même *Ma chair aussi repose en sécurité (Ps. 16:9).*»

*Baba Metsi'a 83b*

Peut-être un chrétien saurait-il mieux qu'un autre, à l'instar de Moïse ou de Rabbi Eléazar, passer outre à l'altérabilité.

« Béni soit Dieu, le Père de notre seigneur Jésus-Christ, qui, selon sa grande miséricorde, en ressuscitant Jésus-Christ d'entre les morts, nous a régénérés pour une espérance vivante, pour l'héritage indestructible, incorruptible, immarcescible qui vous est réservé dans les cieux. »

*Pierre I:3-4*

Comment douter qu'il soit vivant, le Christ, que la lumière émanée de son corps affaissé, plus endormi qu'éteint, respire; que ce blanc rosé, clair et léger, offrant au regard une chair dispose, ne soit maculé d'aucune flétrissure, dans le *Pleurs sur le Christ mort* de Rubens. Comment ne pas constater que, décédé, il vibre d'infiniment plus de vie que le *Jeune Bacchus malade* du Caravage, au teint verdâtre, au sourire blême, lèvres exsangues, muscles crispés, assis à une table où quelques fruits sont posés et figé, de partager avec eux l'espace sombre et ramassé du tableau, en nature *morte*...

La chair est éminemment verbe, dans l'Ancien Testament aussi. À peine point-elle qu'elle se signale par la suture d'une béance palpitante

« Il prend une de ses côtes et ferme la chair dessous »

et vibrante d'élans saccadés, décalés,

« Celle-ci cette fois, est l'os de mes os, la chair de ma chair »  
 qu'il faudra à tout prix juguler en renouvelant, en rejouant la réjouissante  
 jonction: « Il colle à sa femme et ils sont une seule chair. »

Pourquoi dès lors ne pas nommer la jouissance sexuelle: l'espace-temps –  
 l'espace d'un instant où les chairs, de s'effleurer, laissent affleurer un abîme  
 dont les parois sont des *paroles* (puisque *bassar* veut dire « chair » et *bissêr*, de  
 même racine, « annoncer »), cet abîme que l'union s'efforce d'enfouir et dont  
 elle dénonce la distance qu'elle énonce pour peu qu'elle ne daigne s'y pencher,  
 s'y attendre, et sinon s'y entendre du moins s'y écouter?

Pourquoi ne pas proposer cette simple hypothèse que jouir, et jouir de sa  
 jouissance, sont deux choses, par quoi se distinguent, au lit comme ailleurs,  
 l'artiste et le béotien?

Le Talmud raconte que « la chair de Sarah était flétrie et ses rides étaient  
 nombreuses; cependant elle retrouva toute sa beauté » (*Baba Mets'ia* 86b). Il  
 fallait bien qu'elle inspirât un brin Abraham pour que naquît Isaac. Pourtant les  
 Docteurs citent un verset qui, étonnamment, insiste sur la libido de Sarah et non  
 sur celle de son vieil époux: « Après m'être fanée, aurai-je la volupté? » (*Ge.*  
 18:12). Autant dire qu'il s'agit bien ici de l'auto-sédution dont je parle,  
 indispensable pour que celle d'autrui perdure un tant soi peu...

Cette trouée de la chair en elle-même lui fait à la fois éprouver qu'elle est  
 vivante et que sa vie se mesure à l'aune de sa putrescibilité, de sa fragilité  
 dépouillée,

« Toute chair est comme l'herbe,  
 Et tout son éclat comme la fleur des champs.  
 L'herbe sèche, la fleur tombe,  
 Quand le vent de l'Éternel souffle dessus. »

*Is.* 40:6-7

dénudée et pulvérisée: « poussière à la poussière » destinée.

La chair n'est fraîche qu'en ce qu'elle s'adresse à la putréfaction, s'y adonne, s'y adosse, comme si elle savait d'expérience que, de même que certaines vies dévient en morts,

« Plus encore que la Vie,

La Mort nous tient souvent par des liens subtils »

(Baudelaire, *Semper eadem*)

de même la mort peut se mouvoir et se pourvoir de vie...

La chair faisandée ne se meurt-elle pas d'un trop-plein de vie? N'est-ce point, autant que la mort qui vient, la vie qui va, dans le pourrissement? L'évite-t-on autrement qu'en glaçant son processus, en évacuant son atmosphère, en paralysant à mort cette vie dont on est avide? Songez à ces gérontes cryogénisés dans l'espoir de renaître plus tard, et surtout, momerie de momie, de ne pas mourir du tout dès à présent, d'où leur spasme pétrifié.

Le Talmud est plein de ces miracles où un rabbi décédé se manifeste après coup, papote avec les survivants, les engueule ou bien les conseille, ou échange des politesses avec un autre mort, tels ces deux rabbis dont on transporte les cercueils en Palestine sur des chameaux; en arrivant à l'entrée d'un pont les chameaux s'arrêtent; un passant s'en étonne, on lui explique que « les rabbis veulent se faire honneur l'un à l'autre. L'un dit: "Passe le premier"; l'autre lui répond: "Non, c'est à toi de passer le premier". » (*Mo'ed Katan* 25b)

C'est amusant, et cela montre que la mort se dépasse, qu'elle se travaille (le deuil), qu'elle peut aussi bien effriter les ondulations que remuer et fissurer les crispations, y compris les plus concrètes, celles des objets, de la nature et de ses consistances.

« Lorsque R. Abahou mourut, les colonnes de Césarée versèrent des larmes. Lorsque R. Yossi mourut, du sang coula des gouttières de Césarée. À la mort de R. Assi, tous les cèdres

furent déracinés. À la mort de R. Samuel b. Isaac, tous les arbres furent déracinés. À la mort de R. Hyia, des boules de feu tombèrent du ciel. À la mort de R. Menahem b. Simaï, toutes les statues furent aplaties comme par un rouleau. À la mort de R. Tanhoum, le fils de R. Hiya du village d'Acco, toutes les statues furent renversées. À la mort de R. Isaac b. Eliachib, soixante-dix vols avec effraction furent commis à Tibériade. À la mort de R. Hamnouna, des grêlons tombèrent. À la mort de Rabah et de R. Joseph, les rives de l'Euphrate se touchèrent. À la mort d'Abaye et de Rabba, les rives du Tigre se touchèrent. Lorsque R. Mecharchia mourut, les palmiers produisirent des ronces. »

*Mo'ed Katan 25b*

Les généalogies démesurées de la Bible sont ainsi une manière d'ébranler la substance à coups de substantifs (qu'est-ce qu'une généalogie, sinon le sillage onomastique de la vie mue au travers des morts), d'engranger les mots contre les choses, d'infiniter le texte en le laissant dévaler ses pentes et s'épandre en métaphores cascadées, d'ourdir le temps en écrits égrenés, de déchirer l'espace en coloris grisés, et de raviver un Livre ivre et libre de toute référence.

L'idée d'une mort porteuse de vie vous est absconse? Lisez le court récit biblique d'une résurrection où (non pas comme dans les Évangiles ni lorsque Élie ressuscite le fils de la veuve à Sarepta ou Élisée le fils de la Sunamite, et où c'est la vie, le souffle de l'invocation ou du bouche-à-bouche qui vainc la mort), une fois Élisée décédé, un cadavre reprend vie pour avoir été jeté dans le sépulcre du prophète (*II Rois 13:20*).

La chair est verbe. La parole- peste (*davar* signifie, entre autres, « parole », « chose », et *dévèr* « peste ») l'habite, la fouaille, ruine ses résistances, la

*meurtrit* sans l'annihiler pourtant car, comme la flamme exige la cire, comme le signifiant réclame le signifié, la peste requiert la chair pour l'embraser et s'y consumer.

La chair est faible et lasse, elle est *tendre* dit le Talmud, aussi est-elle toujours déjà *en même temps* pourrie et guérie.

« Ézéchiass a dit: Un homme ne verra pas sa prière exaucée s'il ne se fait aussi tendre que la chair, car il est dit: À *chaque nouvelle lune et à chaque chabbat, toute chair viendra se prosterner devant moi, dit l'Éternel (Is. 66:23)*.

Selon R. Zeira, à propos de la chair il est écrit: *Elle a été guérie (Lév. 13:18)*, mais jamais à propos de l'homme.

Selon R. Johanan, Adam renvoie aux mots *Epher* (cendre), *Dam* (sang) et *Mara* (amertume); *Bassar* (chair) renvoie à *Boucha* (honte), *Serou'ha* (puanteur) et *Rima* (vers).

Pour certains *Bassar* renvoie à *Boucha*, *Chéol* (tombe) et *Rima*, car *Bassar* s'écrit avec la lettre *Sin*. »

*Sota 5a*

Commençons par examiner la première partie de cette captivante aggada qui s'insère dans un débat sur la présomption:

Lorsqu'on sait que la chair (*bassar*) est aussi l' « annoncer » (*bissêr*), le dire jaculé, on comprend déjà un peu mieux ce rapprochement bizarre avec la prière. L'*Introitus* d'un *Requiem*, celui de Mozart par exemple, évoque assez finement un tel lien.

« *Exaudi orationem meam,  
ad te omnis caro veniet.* »

Ici, après la gradation presque confuse et machinale du « *Requiem aeternam dona eis* », après la plainte sage, fière, déliée du « *Te decet hymnus* »,

il est patent que c'est la Résurrection que nous chante l'« *Exaudi orationem meam* » en son insurrection de voix qui se soutiennent, s'arc-boutent les unes aux autres pour monter plus haut, qui jaillissent successivement du chœur oscillant des violons comme autant de vagues dont le flux s'insufflerait de lui-même pour mousser toujours plus avant et se vaporiser plus largement hors du flot initial.

Chez Fauré, moins ouvertement peut-être mais magnifiquement aussi, au noble et résigné « *Requiem* » des hommes qui a su maîtriser ses élans de douleur, au « *Te decet hymnus* » des femmes, plus calme et liquide encore, fait suite un « *Exaudi* » puissant, décidé, que rien, pas même la matière et sa propension à la pulvérulence, ne semble plus pouvoir empêcher de voler vers les hauteurs visées par ses paroles.

Le Talmud, lui, pour nous éclairer sur l'oraison de la chair, noue un dialogue entre deux rabbis au nom de deux autres sur la longueur idoine d'une prière.

« R. Hanin a dit au nom de R. Hanina: Si l'on prolonge sa prière, celle-ci ne nous reviendra pas vide.

Comment le sait-on? Grâce à ce qu'a dit Moïse, notre maître: *Je me prosternerai devant l'Éternel (Deu. 9:18)*, et ensuite: *L'Éternel m'exauça encore cette fois.* /Autrement dit, c'est pour avoir prié quarante jours et quarante nuits qu'il fut exaucé./

En est-il bien ainsi? R. Hiya b. Abba a dit pourtant au nom de R. Johanan: Quiconque prolonge sa prière et compte sur son insistance finira par se faire mal au cœur: *Un espoir différé rend le cœur malade (Pr. 13:12)*. Quel sera le remède? Étudier la Thora: il est dit en effet: *Mais un désir accompli est un arbre de vie (Pr. 13:12)*; or qu'est-ce qu'un arbre de vie sinon la Thora?

*Elle est un arbre de vie pour ceux qui la saisissent (Pr. 3:18),* est-il dit.

Cette contradiction /entre les deux opinions sur l'efficacité d'une longue prière/ n'est pas difficile à résoudre: dans le dernier cas, on prolonge sa prière en comptant sur cette insistance, tandis que dans le premier, on la prolonge mais on n'escompte rien /de cette prolongation/. »

*Berakhoth 32b*

Je résume: Si l'orant reste de marbre, si sa chair demeure ferme, il sera exaucé, dit un premier rabbi. Mais un autre Docteur le conteste: Prier tel un roc, insensible au temps, compter le temps sans s'y soumettre et escompter ainsi être contenté, se livrer sans tendreté aucune aux dards empoisonnés du dire, cela ne sert... qu'à se rendre malade! à se faire mal au cœur précise-t-il; on dit justement en hébreu de quelqu'un qui a bon cœur, d'un tendre, qu'il est, ce cœur qui n'est pas de pierre, « de chair ».

« Je vous donnerai un cœur neuf et donnerai un souffle nouveau en vos entrailles. J'écarterai le cœur de pierre de votre chair et vous donnerai un cœur de chair... »

*Ez. 36:26*

La chair est prompte à redevenir faible, en quelque sorte. La peste et ses morsures, ses effets de mort, sont tenaces. Une seule solution: l'oraison sans horizon. Une seule guérison: entre la mort – d'une vie statufiée à attendre d'être exaucé –, et la vie – à même le temps de la corruption –, « choisis la vie afin que tu vives » (*Deu. 30:19*).

On aperçoit ici un heurt entre la durée, le temps en tant qu'il dure, qu'il est dur, tendu, temps dû c'est-à-dire contracté dans l'esprit de l'orant intéressé qui l'attend, qui compte sur la clôture du temps sur lui-même pour être exaucé..., il y

a heurt entre ce temps ferme qui s'enferme et la chair tendre que l'on doit devenir pour se voir entendu.

Cette durée que j'évoque, on le comprend, n'est pas celle bergsonienne qui, à l'inverse, est la fluidité intuitive de la vie même, « notre propre personne dans son écoulement à travers le temps », « notre moi qui dure »; je dirais, moi, notre chair qui suppure. Vladimir Jankélévitch, reliant Bergson à la Bible, confirme que sa « durée » est une perpétuelle vivification. La durée dure dont je traite s'oppose à celle-là, et si « la pensée bergsonienne est décidément sans aucun mélange de nécromanie ou de nécrophilie », cela ne fait qu'étayer mon idée d'une putrescence vitale, paradoxal symptôme de vie comme je tente de le montrer dans ces pages.

Le commentaire de Jankélévitch, soit dit en passant, s'accorde joyeusement avec elles puisqu'il ne convoque la Bible que pour louer la résurrection, « miracle continué de chaque instant », et le temps rythmé du cœur: « Béni le Dieu qui permet à la systole de succéder à la diastole et la diastole à la systole! »

Revenons au verset d'*Isaïe* que cite notre aggada du début sur la chair tendre:

« Et de néoménie en néoménie, de shabat en shabat, toute chair viendra se prosterner en face de moi, dit IHVH. »

*Is.* 66:23, traduction de Chouraqui

S'agit-il de réaffirmer, comme déjà à Moïse, une « pérennité de cycle en cycle », une routine assommante qui exclue la création: de néoménie en néoménie, de chabbat en chabbat... Ce serait oublier que l'Histoire sainte est un retour sans cesse *différé*, un ajournement perpétuel qui condamne les êtres à se mettre à jour, à innover, que cette histoire-là, comme l'a clairement expliqué Emmanuel Lévinas, est anachronique, non pas temporelle mais éternelle, autant écrite qu'offerte et ouverte, *insensée*.

Quant à la *néo-ménie* et au chabbat, c'est la création, la naissance qui s'y éploie (le quatrième des dix « commandements », qui concerne le chabbat, est explicitement rapporté aux sept jours de la Genèse); de néoménie en néoménie, de chabbat en chabbat, cela n'implique pas la répétition mais la re-naissance, le rebond.

Et le dernier verset d'*Isaïe* le confirme, verset qui suit celui précité et repose sur les deux notions de *sortie*, et d'*immortel pourrissement*.

« Ils sortiront et verront les cadavres des hommes qui font carence contre moi. Oui, leur ver ne mourra pas, leur feu ne s'éteindra pas. Ils sont l'aversion de toute chair. »

*Is. 66:24*

Par ces retours renouvelés du temps, « ils » sortiront de l'engourdissement cadavérique (puisque'il sera présenté à leur regard), « ils » s'extirperont du cadavre que l'on porte en soi, et leur pourriture en sera sans fin, « leur ver ne mourra pas, leur feu ne s'éteindra pas ». Rien n'empêche en effet (pas même dans le texte hébreu) de rapporter le « leur » à « ils » plutôt qu'aux cadavres, à ceux-là mêmes dont la chair viendra se prosterner face à Dieu, s'em-pestera à ses harangues. « Ils sont l'aversion de toute chair »: «Ils» sont la version de toute chair, sa tendreté, sa corruption, sa douleur aussi, et son dégoût assurément, mais par-dessus tout sa chance de survie.

Dans la seconde partie de notre aggada, Rabbi Zeira cite un verset du *Lévitique* qui appartient à un chapitre consacré à la gale. Or, si ce chapitre 13 énonce une impressionnante série de symptômes, s'il dresse une sémiologie qui frôle l'exhaustivité (ou en tout cas paraît y prétendre), le chapitre 14 donne, avec une semblable précision, et à l'avenant de toutes les autres contaminations, les formules de la guérison. Le galeux, sa chair calcinée, est guéri autant que

souillé: il a lui aussi, comme chacun, son «arbre de vie».

«Voilà la tora pour toute touche de gale, pour la teigne, pour la gale de l'habit, pour la maison, pour l'œdème, pour le squame, pour la macule, pour enseigner au jour du contaminé et au jour du pur. Voilà la tora de la gale.»

*Lév. 14:54-57, traduction Chouraqui*

Cette guérison n'est pas le déni de la pourriture mais celle-ci comporte celle-là.

«Rabba souleva le problème suivant: Il est écrit: *Je fais mourir et je fais vivre (Deu. 32:39)* et: *Je blesse et je guéris* (suite). Puisqu'Il peut faire vivre, n'est-il pas évident qu'Il peut aussi guérir? En fait voici ce que le Saint, béni soit-Il, a voulu dire: “De même que lorsque je blesse, je guéris, de même, lorsque je fais mourir, je fais vivre.”»

*Pessa'him 68a*

Ce que dit la dernière partie de notre aggada, où Rabbi Johanan se perd en calculs de vocables, c'est que la chair, en tant qu'elle est verbe (*bassar*), en tant qu'elle est un pur mot à découper en initiales de mots nouveaux, se *décompose*, comme atteinte de gale lexicale, en ses effets *inhérents*, effets-signifiants tous affectés à l'infection.

Revoici pour mémoire le fragment déjà cité:

«Selon R. Johanan, Adam renvoie aux mots *Epher* (cendre), *Dam* (sang) et *Mara* (amertume); *Bassar* (chair) renvoie à *Boucha* (honte), *Serou'ha* (puanteur) et *Rima* (vers). Pour certains *Bassar* renvoie à *Boucha*, *Chéol* (tombe) et *Rima*, car *Bassar* s'écrit avec la lettre *Sin*.»

Le jeu est simple, on prend la racine trilitère des mots «Adam» et «chair», et à chaque fois les trois lettres laissent éclore trois mots nouveaux dont elles sont les initiales, trois mots qu'elles suscitent, qu'elles ressuscitent en somme.

Il faut, pour rejoindre Adam, passer par Job.

Job se trouve d'abord transi d'une sainte impureté, d'une impureté qui, pour être celle de la chair n'est pas celle des charognes. On trouve à ce propos d'étonnantes formulations dans le Talmud, comme: «Tous les écrits saints rendent les mains impures.» (*Yadaiym* 3:5). Il serait trop long d'étudier ici ces passages, qu'il suffise de retenir que l'impureté peut participer de la sainteté<sup>4</sup>.

La femme de Job passe à côté d'une telle vérité, elle lui suggère de renier le Seigneur puis de mourir. Elle lui conseille, pour être précis, de «bénir» Dieu, c'est le mot employé dans le texte, ironiquement, par antiphrase. Comme quoi on ne maudit pas Dieu impunément: je veux dire sans le bénir un peu; on ne renie pas Dieu sans l'adorer un peu. La femme de Job fonctionne, elle, sur le mode du *tabou*, de l'impureté sacrée et non sainte, l'impureté des charognes. Le point commun entre ces deux types d'impureté, c'est qu'elles ne sont jamais irréversibles.

À peine les contagions sont-elles désignées, dans le *Lévitique*, que la formule de leur disparition (la lustration par l'eau – dont la grâce vivifiante est souvent dans le Talmud associée à la Thora) est donnée. Les contaminations sont de surcroît parfaitement circonscrites dans le temps («Qui touche leur charogne sera contaminé jusqu'au soir. Qui porte leur charogne lavera ses habits; il sera contaminé jusqu'au soir.»), de même que la lèpre de Moïse et la gale de Job, ces saintes pourritures, le sont dans l'espace du texte (puisqu'ils

---

<sup>4</sup> C'est de cette profonde conviction qu'allait naître, quelques années plus tard, *L'impureté de Dieu* (1991).

s'en remettent).

Sitôt frappé d'un «ulcère mauvais», Job se met à communiquer avec cette lèpre, alors que le tabou rompt à *mort* avec toute circulation et échange entre les êtres, entre l'être investi du *mana* et les autres (Freud, dans *Totem et tabou*, cite plusieurs cas où la personne souillée crève concrètement de peur dès que sa contamination lui est révélée). Job dialogue avec son ulcère: «Il prend un tesson pour se gratter avec, lui, assis au milieu des cendres.» (*Job 2:8*).

Sa femme se scandalise d'une telle intégrité: se mettre à papoter avec son Dieu, à s'examiner l'eczéma, à rejouer sa propre création et revigorante irruption quand il devrait en dépasser... éviter l'anathème en aimant son exanthème. Sa femme s'irrite de ces irritations cutanées, et Job, ulcéré, l'engueule; il dénonce le parti qu'elle prend, celui des charognes.

«Sa femme lui dit: “Tu t'affermis encore en ton intégrité?

‘Bénis’ Elohîm et meurs!”

Il lui dit: “Tu parles comme parle une de ces charognes!

Nous acceptons le bien d'Elohîm: n'accepterions-nous pas aussi le mal?”»

*Job 2:9-10*, traduction Chouraqui

Pour bien comprendre de quoi il s'agit, il faut revenir au verset précédent, qui peut se lire comme une véritable re-crédation de Job. Le «tesson» (*'hérech*) est aussi l'«argile»; se gratter (*hitgarêd*, de racine *grd*) est également «tisser»; la «cendre» où se pose Job est encore «maquiller» (*êfêr / ipêr*) et résonne comme la «poussière» (*afar*) d'où s'exhume Adam. Bref, Job se tisse l'argile, il se sculpte comme Dieu forma le glébeux, il se maquille, se pose dans la cendre et prend une pose, celle de son mal qui vaut bien le bien après tout (c'est ce qu'il rétorque à sa femme), un masque autre.

C'est ici qu'opère le jeu de mots de la aggada, créant une équivalence allusive entre Adam et Job: je ne reviens pas sur la cendre; quant au sang, il

suffit de se rappeler le cri de Job à la terre, que reprendra Bossuet dans son *Sermon sur la Passion* pour sacrifier Job – et les Juifs – à Jésus: «Terre, ne recouvre pas mon sang!» (*Job* 16:18); pour l'amertume, enfin: «Je m'épancherai dans l'amertume de mon être. (*Job* 7:11)

Pour ceux que ces rapprochements indisposent par leur facilité, voici un passage où c'est Job en personne qui se compare à Adam:

«Tes mains m'ont façonné, elles m'ont fait en unité tout autour; et tu m'engloutis!

Souviens-toi donc de ce que tu m'as fait d'argile, et que tu me feras retourner à la glèbe.

Tu m'as trait comme du lait et coagulé comme un fromage.

Tu m'as vêtu de peau, de chair, d'os et de nerfs, tu m'as couvert.

Tu m'as fait vie et chérissenent: ta sanction garde mon souffle.»

*Job* 10:8-12, traduction Chouraqui

Un splendide et limpide passage d'*Isaïe* noue, très explicitement, la *mort* (la charogne, la poussière, la terre et les fantômes) à la *vie* (l'enfantement, la naissance). «Terre ne recouvre pas mon sang!» gémit Job sur le grabat, et *Isaïe* de lui répondre par l'espoir et la vivacité: «La terre découvre ses sangs, elle ne couvre plus ses tués»...

«Comme l'engrossée, présente pour enfanter,

se convulse et clame ses douleurs,

nous sommes ainsi en face de toi, IHVH.

Nous avons été engrossés, nous nous sommes convulsés,

comme si nous avions enfanté un souffle.

Nous n'avons jamais fait les saluts de la terre;

ils ne sont jamais tombés, les habitants du monde.

Tes morts vivront, mes charognes se lèveront.  
 Réveillez-vous! Jubilez, résidents de la poussière.  
 Oui, ta rosée, rosée des luminescences,  
 la terre accouche de fantômes.  
 Va, mon peuple, viens en tes chambres; ferme la porte sur toi.  
 Dissimule-toi à peine un instant, que passe l'exaspération.  
 Oui, voici, IHVH sort de son lieu pour sanctionner contre lui le tort  
 de l'habitant de la terre.  
 La terre découvre ses sangs, elle ne couvre plus ses tués.»  
*Is. 26:17-21, traduction Chouraqui*

Chez Job, ce sont ses amis qui, à leur insu, confirment mon idée de la renaissance. Ils viennent consoler leur compagnon et ne le reconnaissent pas (inévitavelmente puisqu'il a pris une autre pose et changé de voile), alors ils miment la naissance, s'aspergeant de «poussière», restant à ses côtés sept jours et sept nuits (la Création). Job, lui, lançant sa première malédiction, s'en prend au jour de sa naissance; il le maudit d'avoir été un jour de vie: «Pourquoi ne suis-je pas mort dans la matrice, du ventre sorti pour agoniser?» (3:11) hurle-t-il suffoqué. Il adopte pour le coup l'avis de sa femme, inconscient de ce que Dieu exigea de Satan: «préserve son être!» (2:6). Préserve-le sous son maquillage, qu'il ne se disloque définitivement avec son épiderme, qu'il renaisse de la pulvérisation de sa chair.

Le verset qui suit le blâme porté par Job à son épouse le complimente: en la traitant de charogne, il a bien parlé, il n'a pas péché, il a su voir et recevoir ce qu'il va ensuite négliger, l'impureté sainte: «En tout cela Iov n'a pas fauté de ses lèvres» (2:10, traduction Chouraqui). Qui se donne aussi comme: En tout cela Job n'a pas *purifié*, n'a pas désinfecté (*'hata*) ses lèvres!

Certaines impuretés ne sont pas à expurger; il y a des souillures bénies qui suppurent contre les sutures, qui tranchent dans les effusions tactiles dont sont

proscrits la distance, l'espace de la caresse (toucher béni, jouissif et salvateur en ce qu'il palpe les écarts sans les écarteler), l'écho du regard, le baiser (où la chair redevient verbe), bref: l'invention du *rappor*t. Effusions où, de prétendre abolir la dimension verbale de la chair, se concentre la haine et que l'on ne supporte plus qu'à s'y anéantir.

«Dans une occasion solennelle, le clan tue cruellement son animal totémique et le consomme tout cru – sang, chair, os; les membres sont vêtus de façon à ressembler au totem dont ils imitent les sons et les mouvements, comme s'ils voulaient faire ressortir leur identité avec lui.»

*Totem et tabou*

«Dieu pur, j'ai trouvé un être pur!» s'enorgueillit Apollon dans l'*Alceste* d'Euripide. Si on considère le curieux dialogue qui s'instaure entre Dieu et Job (avant même l'arrivée des amis ou l'épiphanie de l'épilogue) par l'intermédiaire de Satan, de la lèpre ou de l'épouse, la clameur apollinienne retentit avec d'autant plus d'éclat qu'elle diffère de ce débat-là.

Le Dieu juif est hors la dualité du pur et de l'impur, comme l'a compris Jankélévitch lorsqu'il écrit que «Dieu seul peut dire, comme dans l'apparition du Buisson ardent: Je suis, moi qui suis, *εγώ ειμι ο ών*, en éludant par cette tautologie toute précision quant à son ineffable nature».

Je ne crois cependant pas pour ma part que le Witz du buisson ardent soit *just a joke*, une tautologie moqueuse, ironique et, avouons-le, plutôt faiblarde, de qui aurait décidé de demeurer indicible. Ce Nom (car il s'agit, ne l'oublions pas, du *nom* de l'Éternel, et non de son «ineffable nature», de l'affirmation simple, «par prédication circulaire», de «son existence immémoriale» ainsi que le croit

Jankélévitch), ce Nom qui est, lui aussi, infiniment traductible (ce n'est pas pour rien que certains cabalistes disent la Thora être de part en part le Nom de Dieu), dessine de bien plus vastes et complexes perspectives qu'une tautologie capricieuse: le Tétragramme est moins un «Je» tu qu'un jeu mu.

Le Dieu juif ne cesse de parler, jusque dans ses silences qui n'en sont jamais vraiment puisqu'il a dicté un Livre pour les articuler. Il n'est guère que les mystiques ou les artistes à qui Dieu taise radicalement son Nom, afin que de cette trouée diaphane, dont ils ont lu l'écho dans la Bible, ils créent un geste, œuvre ou extase.

Que Dieu soit d'une pure impureté, le *Livre de Job* le démontre assez, qui fait s'allier Dieu et le Diable contre un homme à la pureté indiscutable, «intègre et droit» (1:1), du latin *integer*: «entier, pur». Dieu, le verbe fait tétragramme, qui s'encanaille et se compromet avec «l'inclination au mal et l'ange de la mort» (*Baba Bathra* 16a)! On n'a pas fini de gloser là-dessus...

Pour en revenir à notre aggada, il faut préciser que le mot *bassar* a pour radical les lettres *Bèth* (B), *Chin-Sin* (CH ou S, c'est la même lettre, acceptant selon la ponctuation l'une ou l'autre sonorité) et *Rèch* (R); comme pour *adam*, trois mots jaillissent de cette «chair», mais le mot *sire'hah*, «mauvaise odeur, puanteur», commence par un *Samèkh* (S) et non par un *Sin*, même si les deux lettres se prononcent S; on rectifie alors le tir en trouvant un mot (*chéol*, «enfer», «tombe») qui ait pour première lettre un *Chin-Sin*.

Ce qui ne récuse en rien la pourriture inscrite dans la chair: la «honte» est celle éprouvée par le lépreux, le galeux, et aussi la pudeur de la nudité, de la chair à vif. La «puanteur» est évidemment celle de la décomposition, comme les «vers» en sont la métaphore; les vers sont le mouvement même de la vie à l'œuvre dans la putréfaction.

«R. Isaac a dit aussi: Les vers causent au mort une douleur aussi aiguë que celle d'une aiguille qui s'enfonce dans la chair

vivante, car *Il éprouve de la douleur en son corps (Job 14:22).*»

*Chabbat 152a*

La «tombe», enfin, ramène derechef à la corruption; en outre le Chéol est, comme chacun sait, le séjour de morts, le lieu où ils vivent en somme.

Relisez l'ensemble, il deviendra manifeste que les Talmudistes justifient l'idée que la chair est ce qui par excellence mérite la guérison, qu'elle en bénéficie intrinsèquement, et que cette guérison en passe par le pourrissement, auquel est destinée toute chair.

C'est ce que me semble désigner un verbe qui se fait chair: la résurrection des corps ressortit à leur putréfaction.

**Stéphane Zagdanski**